



Sébastien
Charbonnier

La fabrique
de l'enfance

La fabrique de l'enfance
Anthropologie de la comédie adulte

© lundimatin 2025
ISBN 9782494355071

Sébastien Charbonnier

La Fabrique de l'enfance
Anthropologie de la comédie adulte

Postface de Nathalie Quintane

lundimatin

Sommaire

Introduction. Échapper à l'enfance, page 11

I. Briser le miroir, cesser de performer l'Adulte™, page 23

- §1. L'Adulte™ ne voit partout que lui-même
- §2. *Adulte™* n'est pas une réalité, c'est un statut imaginaire
- §3. L'Adulte™ donne des ordres, car il s'est d'abord soumis
- §4. L'Adulte™ ne nous protège pas, il protège son monde
- §5. « L'enfant », c'est l'être humain qui croit à l'enfance Intermède. La place de l'écriture collective à venir

II. Conjuré l'oubli de la DOMINATION : cesser d'idéaliser l'enfance, page 61

- §6. Être contrôlé-es au nom de la protection et de l'amour
- §7. L'Adulte™ croit indispensable de s'occuper de nous
- §8. Gagatiser : trouver « charmant » ce que l'on opprime
- §9. De la peur à la haine des enfants : ce que coûte cet oubli

III. Nos puissances face à l'OPPRESSION : la palette infinie des possibles, page 103

- §10. Vivre : l'Adulte™ veut du pouvoir parce qu'il est faible
- §11. Subsister : nous n'instrumentalisons personne
- §12. Éprouver : nos émotions valent mieux que leur honneur
- §13. Prendre soin : les véritables auteures du travail de *care*
- §14. Donner : qui croit vraiment au Père Noël ?
- §15. Essayer : nous fuyons les avertissements

IV. Fuir l'auto-EXPLOITATION : ne plus prouver sa valeur, page 145

- §16. Il n'y a pas un groupe exploitant et un groupe d'exploité-es
- §17. Faire dépendre
- §18. Il n'y a d'héritage que négatif : le piège de la transmission
- §19. Le vol mémoriel : nous faire croire qu'il faut savoir terminer une lutte
- §20. Devenir propriétaire de soi-même : la fausse émancipation
- §21. S'efforcer : l'épuisante docilité du mérite
- §22. « Qu'est-ce que je vaux ? » : la dette affective infinie

V. Enfance & manifestation, page 209

- §23. Manifestement rien : les croyances vides de l'Adulte™
- §24. Manifester l'effroi : affronter la pédophilie de l'Adulte™

Suppléments, page 223

- Bibliographie
- Trame retenue pour les écritures collectives
- Explication de la première photo du chapitre II
- Choix d'une écriture inclusive partielle
- Intersectionnalité et refus de hiérarchiser les luttes
- Note éditoriale
- Remerciements

Postface, page 239

Une avouerie, par Nathalie Quintane

§1. L'Adulte™ ne voit partout que lui-même

Parler de l'Adulte™ ne peut se faire de manière « générale », puisqu'il s'agit d'une catégorie arbitraire. Cette dernière sera abordée sous sa forme contemporaine au sein des pays occidentaux fortement capitalistes. Les analyses de cet ouvrage ne se veulent donc ni universelles, ni anhistoriques¹⁴. Elles ne prennent pas non plus le temps de développer ce qui a produit ces spécificités historiques et géographiques : ce serait l'objet d'un (gros) ouvrage à part entière. Il s'agit de plonger tout de suite dans ce qui *manifeste une certaine enfance*, fabriquée ici et maintenant.

Mais pourquoi parler, dans cette première partie, de « briser le miroir » ? La figure de Narcisse est éclairante : ce dont l'Adulte™ a besoin c'est d'abord d'une image. Or, l'invention de l'enfance lui permet de construire, par opposition, cette image. L'enfance, c'est tout ce que l'Adulte™ se targue de n'être plus : faible, dépendant, émotif, sensible, étourdi, etc. L'enfance est l'épouvantail : ce que l'on nomme en logique « l'homme de paille » (*straw man*) pour désigner un adversaire fictif, inventé pour se donner la victoire facile.

14. Pour des analyses moins eurocentrées et une perspective sur les « enfances irrégulières » (au regard des normes culturelles occidentales), voir la thèse de Cléo Marmié, *Aux frontières de l'enfance*, 2025.

D'où l'importance de deux idées héritées du XIX^e siècle : le « progrès » et le « développement ». Il n'y a pas d'Adulte™ sans cette base conceptuelle qui ordonne le devenir avec l'idée de « paliers d'évolution » (Freud pour la sexualité, Piaget pour la raison, Kohlberg pour la morale¹⁵) qui sont autant d'étapes vers le Graal : l'Adulte™.

La sous-humanité présumée des enfants sert de fondement à l'injonction : *il leur faut* devenir humain-es, c'est-à-dire ne plus être ce qu'ils et elles « sont » – d'après le portrait fait par l'Adulte™. La neutralité implicite du statut d'Adulte™ va donc nécessairement avec la croyance en l'incarnation de la forme humaine universelle : « Adulte™ = humain ».

De fait, la pensée occidentale se distingue par la propension de ses auteurs à user de l'introspection : cette forme préscientifique de la réflexivité est un boulevard pour le point de vue situé du dominant : parler de l'Homme, ce ne sera parler que du point de vue de l'Adulte™ (et Blanc, et Mâle, et Sain, etc.). Auguste Comte¹⁶ peut être considéré comme l'un des précurseurs des sciences humaines à ce titre : nul plus que lui n'a autant pourfendu cette méthode paresseuse pour penser le réel, qui fait des centrismes son alpha et son omega – ethnocentrisme, adultocentrisme, androcentrisme, etc.

Le mythe de Narcisse traduit le danger épistémologique majeur d'une telle condition : le solipsisme. De

15. Voir la synthèse critique effectuée par Tal Piterbraut-Merx, *La Domination oubliée*, 2024, p.39-54.

16. Voir Auguste Comte, *Philosophie première. Cours de philosophie positive*, 45^e leçon.

fait, l'Adulte™ a un problème avec l'altérité, puisqu'il ne voit dans l'enfant que lui-même – *au degré moindre près*. À tout comparer à l'aune de soi-même, on en ressort forcément avec un jugement de valeur à son avantage, et l'on finit se par croire libre de toutes déterminations¹⁷.

Pour prendre un exemple paradigmatique, envisageons la question de l'intégrité corporelle. Historiquement, être aristocrate se traduisait, entre autres, par l'évidence que l'on n'avait pas à être touché-e. Le sentiment de sacralité de son corps était très fort. On peut considérer que cet éthos aristocratique est devenu un trait structurel du statut d'Adulte™ : ce sentiment de supériorité concernant son corps est devenu une idée partagée, par contraste avec la permissivité accordée vis-à-vis des corps des enfants. Il est en effet beaucoup plus facile de mettre la main dans les cheveux d'un-e enfant, de remettre en place un vêtement porté par un-e enfant, de l'embrasser, voire de le frapper, que de faire les mêmes gestes sur le corps d'un autre Adulte™.

Ce qu'il est intéressant de déduire de cet exemple, c'est l'uniformisation sociale récente, assez consensuelle, d'une catégorie pourtant très hétérogène. On frappait assez facilement les corps racisés et les femmes jusqu'à il n'y a pas si longtemps, sans avoir de compte à rendre ; désormais, il est socialement peu accepté de frapper un corps adulte, quel qu'il soit par ailleurs¹⁸.

17. Voir Pierre Bourdieu, « Réflexivité narcissique et réflexivité scientifique » (1993), dans *Retour sur la réflexivité*, 2022.

18. Les mœurs évoluent, les lois également, mais je ne minimise pas du tout les effets d'inertie de siècles de patriarcat et de colonialisme – qui continuent de produire des comportements brutaux, malgré le cadre légal.

Ce que je veux dire, c'est que *Adulte*TM n'est pas une catégorie qui va de soi : il n'y a pas si longtemps, il eut été inconcevable de regrouper le « mâle blanc sain » avec une « femme », un « noir » ou un « fou », sous une commune condition adulte.

La nouveauté relative de cette catégorie pose question : que se joue-t-il de si important pour que l'on accepte de regrouper une si disparate humanité sous la bannière *Adulte*TM ?

Tout d'abord, ce consensus au sein de la communauté adulte produit l'illusion de *neutralité*, typique de la position dominante : l'humain serait de forme *Adulte*TM. Être *Adulte*TM ne serait pas un statut de privilégié-e, mais un universel implicite de la condition humaine. Cet impensé de la neutralité supposée de la forme *Adulte*TM explique son invisibilisation, même dans les luttes antioppressives.

Mais cette appartenance à l'évidence du genre humain a un prix : il faut obéir à son cahier des charges. L'entre-soi et la solidarité adultes permettent des formes de *soutien* entre AdultesTM (renforcement des privilèges), mais supposent, en même temps, une cosurveillance permanente de la conformité à ce statut. Pour avoir droit au statut, les individus doivent donc performer l'*Adulte*TM, c'est-à-dire : *ne surtout pas se comporter comme un-e enfant*. L'*Adulte*TM est ainsi constitué par la norme de l'adultéité hégémonique¹⁹. Cette hégémonie impose

19. La formule pastiche le concept de masculinité hégémonique, de Raewyn Connell. On pourrait se demander ce que sont les positionnements « complice », « subordonné » et « marginalisé » dans les configurations sociales de l'adultéité. Voir Raewyn Connell, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, 2022 (1995).

un ensemble de règles qui sont autant de rapports de pouvoirs, c'est-à-dire des *négativités* produites sur la base d'une opposition *rapportée* : il faudrait s'extirper de la condition d'enfance pour devenir humain – ce qui sous-entend que les enfants ne le sont pas (encore). C'est donc rien moins que la légitimité à exister qui est en jeu : l'AdulteTM est la part, en chacun-e de nous, qui ne cesse d'exorciser la peur de ne pas valoir, la crainte de ne pas mériter sa place.

Cette phobie est consubstantielle au statut d'AdulteTM, et elle explique les ravages qui s'ensuivent : instrumentalisation de l'existence d'autrui pour apaiser ses phobies, exploitation et autoexploitation pour se persuader qu'on *vaut* quelque chose.

§16. Il n'y a pas un groupe exploitant et un groupe d'exploité-es

Si la marque de l'abus de pouvoir est de faire faire *(potestas)* à d'autres, en vue d'une extorsion de travail, par contraste avec la puissance d'agir (*potentia*), il peut paraître paradoxal, de la part de l'Adulte™, de faire dépendre les enfants, car une telle mise en dépendance semble entraîner un devoir d'activité supplémentaire pour celles et ceux qui voudraient précisément « exploiter ».

Pour comprendre cela, il faut clarifier drastiquement la scène de l'exploitation : trop souvent, on se la figure par des personnages, incarnant des groupes. Cette approche substantialiste du pouvoir¹³⁷ est un obstacle épistémologique que la domination par l'ancienneté nous oblige à abandonner définitivement, sous peine de ne rien y comprendre.

Comme tous les individus sont appelés à devenir des transclasses d'âge, on voit bien que les dominant-es

137. Qui a la vie dure, comme on peut le voir dans la définition d'un grand penseur comme Norbert Elias, cité par Marc Joly dans son introduction à *La Perversion narcissique* (2024) : « Des gens, comme groupes ou comme individus, peuvent retenir ou monopoliser ce dont les autres ont besoin ». Cette figuration groupale de l'exploitation est aussi présente dans la conclusion du livre d'Emmanuel Renault, *Abolir l'exploitation* : un « groupe social (les exploités) s'approprie une partie du travail (et ses fruits) des membres d'un autre groupe social (les exploités) », « le premier groupe bénéficie de la sous-rémunération du travail du second groupe, au détriment de ce dernier. »

et les dominé-es ne sont pas des personnes, mais des parts virtuelles en nous, socialement constituantes parce qu'imaginées collectivement. Il y a domination chaque fois que s'activent symboliquement les effets très réels de catégories imaginaires binarisantes et hiérarchisantes.

Prenons le cas des parents et des professeur-es, présenté-es souvent comme altruistes : faire dépendre l'autre, c'est se donner bien du travail... L'inverse de l'exploitation, à première vue.

Pour dépasser ce paradoxe, il faut déconstruire une scénographie spontanée de l'exploitation qui prend la forme d'une extorsion *synchronique* (dont l'archétype serait le contrat salarial ou le travail domestique gratuit) où une personne dominante profite *immédiatement* d'une autre corollairement exploitée. Cela traduit une confusion entre *intercatégoriel* et *interpersonnel* : on « visualise » un homme frappant une femme, un employeur blanc discriminant un candidat racisé, etc. C'est typique de l'obstacle épistémologique : le rapport social s'incarne imaginairement dans des substances, ce qui en bloque la compréhension adéquate. Dès lors, on pense que l'exploitation est un rapport *synchronique et interpersonnel*.

Au contraire, la domination par l'ancienneté nous alerte sur le fait que l'éducation, entendue comme processus de socialisation normée (habituación à ces normativités sociales contingentes et arbitraires que sont les rapports de pouvoir), produit une incorporation des rapports sociaux qui survivent selon une modalité *intrapersonnelle et diachronique*.

En clair, le dilemme politique est le suivant : est-il tolérable que la classe des enfants soient opprimée au

prétexte que tout le monde devient un jour Adulte™, donc du côté de la classe des oppresseur·es? Cette loi du Talion, pourtant archaïque, semble être communément acceptée pour *minimiser* la domination : cette dernière serait « moins grave » au nom de la mobilité sociale. C'est dire à quel point nous avons intériorisé le récit individualiste de l'ascension sociale.

Or, du point de vue d'une analytique des rapports de pouvoir, il est inadéquat de « justifier des inégalités en synchronie par une égalité en diachronie¹³⁸. » Cela reviendrait à croire que des *positions d'inégalités* compensatoires pourraient être politiquement désirables, comme si « avoir le droit d'opprimer » faisait justice par rapport à une expérience passée d'oppression subie. À bien y regarder, c'est la pauvreté politique de l'« ascension sociale » : confirmer les structures inégalitaires d'une société en faisant passer pour « justice » un rebrassage social des places inégalement distribuées.

L'erreur consiste en un usage mathématique abstrait du concept d'égalité : une injustice subie *puis* une injustice commise ne font pourtant pas un système social de relations justes.

C'est le paradoxe d'un *care* non réciproque (donner sans recevoir) qu'il faut analyser, pour en déceler ce qui pourrait être, en réalité, son rôle structurel dans la forme spécifique que jouent les rapports sociaux d'âge dans l'exploitation : une forme de propédeutique

138. Voir Juliette Rennes, « Conceptualiser l'âgisme à partir du sexisme et du racisme », *Revue française de science politique*, n° 70, 2020. Bien que rétive à parler d'exploitation et de rapport social d'âge, analogiquement avec les rapports de classe et de sexe, l'autrice reconnaît que cet argument est faible.

absolument indispensable *matériellement* – et pas uniquement idéologiquement.

C'est là que l'approche intrapersonnelle et diachronique donne tout son sens à la stratégie adultiste : faire dépendre est *profitable*. La domination par l'ancienneté consiste à priver les enfants d'une partie de leur puissance d'agir, aux dépens immédiats de l'AdulteTM (contraint d'assumer le surcoût énergétique d'une telle mise en dépendance), mais en vue d'un gain futur plus considérable : la conservation des structures de son monde.

Il faut aller jusqu'au bout de l'économisation sous-jacente des rapports diachroniques à sa propre existence : l'AdulteTM tend à concevoir les premières années de l'existence comme un investissement de soi.

C'est d'abord un investissement social et collectif : l'investissement assure la conservation sociale des normes majoritaires actuelles. Il est une *introjection*, c'est-à-dire que les *motifs* de l'AdulteTM (ce qu'il veut)¹³⁹ sont repris « en première personne » par l'enfant. On parle en effet d'« introjection des motivations extrinsèques » pour désigner tous les mécanismes d'*autodiscipline* chez les enfants dociles : souvent des « bons élèves » au parcours de « réussite sociale ».

Une telle autodiscipline est le corrélat affectif de l'autoexploitation : les négativités comptables (ennui,

139. On distingue les motifs des mobiles. Les premiers correspondent à ce que se représente vouloir une personne (ses motivations), alors que les seconds correspondent aux causes réelles qui déterminent une personne à agir. L'introjection est le mécanisme psychique qui fait des motifs d'autrui un mobile d'action pour soi, transformant un discours en une cause d'action – par le pouvoir performatif de l'autorité.

souffrance, stress, angoisse, etc.)¹⁴⁰ sont un pari sur l'avenir, ce que l'on nomme les « perspectives d'un retour sur investissement ».

En ce sens, la domination par l'ancienneté signifie ceci, anthropologiquement : l'éducation devient moins don que *prêt*. L'Adulte™ abonde (au sens économique) en fournissant des ressources (conseils, corrections, avertissements) qui sont comme des paris spéculatifs sur l'existence future des enfants : « Si tu suis mon conseil, ça ira mieux pour toi. »

C'est ce qui explique que la transaction, sous l'apparence du don (un Adulte™ se démène à toute heure pour « prendre soin » d'un·e enfant, un·e professeur·e se lève chaque matin pour transmettre des savoirs), serait en réalité la contraction d'une *dette*, donc une négativité qui affaiblit son ou sa destinataire : devoir de gratitude, peur de décevoir, culpabilité en cas d'« échec ». Il va falloir rembourser : les conditions matérielles et affectives de l'exploitation sont posées.

La présomption d'incapacité liée à l'âge est performative : elle crée *réellement* des dépendances. Or, les dégâts d'une telle présomption d'incapacité (du soi désormais passé) survivent après la période d'âge supposé « incapable », ce qui produit encore des effets, notamment l'autoexploitation. En effet, même la validation par l'Adulte™ ne changera rien au problème. Par exemple, la satisfaction viriliste du père, qui déclare à son fils : « tu es désormais un homme », ne constitue pas une expérience propre de sa puissance pour ledit fils. *Il faut*

140. Tout ce mal-être psychique des enfants autodiscipliné·es est avéré et documenté. Voir notamment les travaux d'Alfie Kohn.

encore croire l'Adulte™, même quand il ne nous voit plus comme un-e enfant. Advenir Adulte™, ce n'est pas exprimer sa puissance d'agir, c'est recevoir un adoubement : on restera donc rongé-e, en droit, par le syndrome de l'imposteur, qui est politiquement constitutif du statut, et non un accident psychologique individuel. De fait, Adulte™ est une imposture.

En résumé, on pourrait dire que l'économisation du rapport à sa propre existence, telle qu'elle apparaît dans la théorie du capital humain de Gary Becker, n'est qu'une explicitation sans fard de la tendance autoexploitative que l'éducation adultiste forme en chacun-e. L'existence humaine, conçue comme *investissement de soi par soi*, fait du vécu un capital à fructifier : « L'état capitaliste considère la vie humaine comme la matière véritablement première de la production du capital. Il conserve cette matière tant qu'il est utile pour lui de la conserver. Il l'entretient, car elle est une matière et elle a besoin d'entretien, et aussi pour la rendre plus malléable il accepte qu'elle vive. Il a des maternités où l'on accouche les femmes avec autant de soins qu'on peut. Il a des écoles où les inspecteurs primaires viennent caresser les joues des enfants¹⁴¹. »

141. Jean Giono, *Refus d'obéissance*, 1934. Voir aussi le concept d'« anthropomorphose du capital », proposé par Jacques Camatte, qui cite dans *Capital et Gemeinwesen* (1978) cette formule de Marx comme « très bonne expression » de l'anthropomorphose : « Ce n'est plus le travailleur qui emploie les moyens de production, mais ce sont au contraire eux qui emploient le travailleur ». Les moyens de production n'ont plus qu'une seule fonction, *aspérer la quantité la plus grande de travail vivant* : pour « briser toute résistance », le capital doit devenir humain, en même temps que l'humain doit se considérer comme un capital à faire fructifier.

Certes l'exploitation n'est pas synchronique, puisque la jouissance extorquée n'est pas immédiate ; certes, elle n'est pas non plus interpersonnellement identifiable, puisque la jouissance extorquée n'est pas pour un tiers reconnu ; mais il y a pourtant bien exploitation : on trime pour une jouissance virtuelle future (espérée) et on ne sait pas trop pour qui on le fait (c'est ce qu'on « attend » de nous, mais qui est ce « on » ?).

La violence de l'« insertion sociale » est tout entière dépendante de ce régime symbolique de l'autoexploitation : c'est comme cela que l'on obtient des « bonnes volontés », malgré des conditions légales et relationnelles parfois humiliantes. Cette infériorisation symbolique rend même possibles les pires politiques dites d'« aide » : un exemple de mensonge d'État est la mythologie d'un problème du chômage concernant les jeunes, par confusion entre taux de chômage et poids du chômage. Un taux de chômage de 25 %, cela veut dire que le quart de 30 % des jeunes (= celles et ceux qui ne sont plus en étude) est au chômage. Le quart de 30 % c'est 7,5 %, c'est 1 sur 12 ! C'est le poids du chômage que l'on trouve à peu près dans les autres tranches d'âge : il n'y a aucune spécificité du *poids du chômage* chez les jeunes. Cette entourloupe permettra alors de dire : « mieux vaut un emploi moins bien payé que pas d'emploi du tout », pour justifier les dérogations au droit du travail concernant les moins de 25 ans, les services civiques, le statut dérogatoire de l'alternance, etc. Le misérabilisme doit s'inventer ses « inférieur-es » pour se donner du sens¹⁴².

142. Voir Florence Ihaddadene, *Promesse d'embauche. Comment l'État*

Une fois qu'un tel système idéologique est en place, il n'y a plus aucune raison de s'arrêter. On peut se contenter de poser la gratuité de l'école comme mise en place institutionnelle des opportunités d'auto-investissement sur sa propre personne – la compétition scolaire méritocratique à la française ; mais on peut aussi aller plus loin : pourquoi pas littéraliser l'idée d'investissement en rendant l'étude payante. Le renversement idéologique serait complet, puisqu'on irait jusqu'à faire payer les gens pour qu'ils « *aient le droit de travailler* » – la notion de « droit au travail » traduisant l'hégémonie culturelle du marché capitaliste du travail. Rendre le travail payant, au moins temporairement – au nom de l'infériorité congénitale des « jeunes » –, est un moyen de contention affective drastique pour rendre docile les futures travailleuses et travailleurs en littéralisant leur endettement – qui n'est plus seulement symbolique ou affectif, comme dans le cas de la loyauté familiale¹⁴³.

Le cadre idéologique de l'autoexploitation (économie de l'existence propre : par exploitation intrapersonnelle diachronique) s'articule parfaitement avec la « transmission éducative ». D'un côté, en endettant les enfants, on les coince dans la contrainte légale ou symbolique de l'exploitation ; de l'autre, en imposant

met l'espoir des jeunes au travail, 2025.

143. Sur les enjeux économiques et idéologiques de la fin de la gratuité des études, voir le travail du collectif ACIDES, *Arrêtons les frais ! Pour un enseignement supérieur gratuit et émancipateur*, 2015. Avant même que l'université publique française ne devienne payante, Parcoursup a instauré un effet d'aubaine pour le marché des études supérieures privées, en très forte croissance depuis l'instauration de la sélection à l'entrée de l'université.

IL N'Y A PAS UN GROUPE EXPLOITANT ET UN GROUPE D'EXPLOITÉ·ES

l'héritage, on perpétue les positions privilégiées des détenteurs de capital – économique, bien sûr, mais aussi social ou culturel. C'est à ces deux aspects que sont respectivement consacrés les deux prochains chapitres.

§ 23. Manifestement rien :
les croyances vides de l'Adulte™

Adulte™ est un fétiche : c'est une mise en scène, un *mode d'apparition* créant un « univers ensorcelé¹⁹¹. »

Advenir Adulte™, c'est apprendre à croire dans son « libre arbitre » (mythe du mérite et déni des déterminations sociales), dans l'inaliénabilité de sa substance individuelle qui ne doit rien à personne (mythe de l'indépendance et déni du *care*), dans l'universalité de ce qu'il incarne (mythe téléologique et déni des trajectoires singulières), etc. Nous avons là quelques traits de l'adultéité toxique, toujours définie par opposition vis-à-vis de l'enfance.

La majorité de l'Adulte™ consiste ainsi à *n'être plus* (un-e enfant) : cette *négativité* fonde l'abstraction de son statut *comme rapport*. Le délire de se croire forme complète et universelle du genre humain est lié à cette croyance de n'être pas *déterminé*¹⁹², c'est-à-dire particularisé – « je ne suis pas un-e Noir-e », « je ne suis pas une femme », « je ne suis pas un-e enfant », « je n'ai aucun handicap », etc.

La croyance dans le libre arbitre trouve ainsi un renforcement imaginaire par la traduction en termes de

191. Karl Marx, *Le Capital*, III, 7, chap. 25.

192. Voir Colette Guillaumin, « Sur la notion de minorité », *L'Homme et la société*, n° 77-78, 1985.

catégories sociales : « être particularisé-e = être déterminé-e ». Donc, si je *ne suis pas* telle ou telle chose, cela signifie que je n'appartiens à aucune catégorie déterminée, donc que je ne m'appartiens qu'à moi-même. La forme occidentale achevée de l'individualisme propriétaire est le fétiche Adulte™ : il est le mythe nécessaire à faire trimer « librement » tous les individus au sein des rapports sociaux. La violence des contraintes intériorisées est ici rendue acceptable par le fait que le destinataire de cette violence est soi-même : « si c'est à moi-même que je donne des ordres, alors tout va bien ». Les maîtres nomment cela : autonomie.

Cette abstraction mythomane du « sujet Adulte™ » est nécessaire pour que l'exploitation perdure avec de moins en moins de contraintes par corps : il s'agit de former en chacun-e une propension à la mise au travail « spontanée ». Le mensonge à soi résidera dans cette croyance que la manifestation des efforts est une manifestation de sa liberté propre.

Les rapports sociaux d'âge *en tant qu'ils sont fixés* dans une structure imaginaire consensuelle (domination par l'ancienneté) assurent ainsi que les moyens exigés (arbitraire de l'oppression) se *rapportent* bien aux fins enviées (assurer l'effectivité de l'exploitation) – et *ce malgré l'arbitraire total de cette corrélation sans causalité*. Par exemple : dans l'ordre causal objectif du réel, donner une claque ne produit pas l'effet « les vêtements restent propres ». Pourtant, un parent peut gifler son enfant afin qu'il ne joue plus dans les flaques d'eau du jardin public. Ce sont alors tous les efforts de l'enfant (sa mise en activité induite par la gifle) qui vont l'amener à effectuer le travail de *care* (attention à ses gestes,

observation du milieu naturel, évitement des corps des autres enfants qui pourraient l'éclabousser, etc.) qui rendra possible un état jugé respectable du linge – l'état *attendu* du monde par le donneur d'ordres.

Pour maintenir la croyance collective en l'inéluctabilité d'un *seul* ordre du monde possible, il faut alors une idéologie de l'enfance. Ce mythe vise à uniformiser des destins sociaux hétérogènes, afin de mieux préserver l'ordre capitaliste et la mise au travail forcée des corps qu'il requiert en permanence.

Face à la dimension systémique du problème, l'*intention* de l'Adulte™ ne compte pas : il peut *se dire* aimant, ce sont ses histoires à lui, c'est l'image narcissique dont il a besoin pour survivre psychiquement avec ses renoncements. Ce *dirty care* est l'un des fardeaux de l'enfance, c'est aussi le piège politique qui force à *vouloir paraître valoir*, donc conduit l'enfant à se faire progressivement Adulte™ soi-même.

Apprendre à refuser ce rôle *exigé* d'assistant·e n'est pas cesser d'aimer, c'est au contraire prendre soin de la relation en y ôtant toute servitude : la liberté affective passe par ce chemin, qui mène alors à d'autres rencontres, rendant possible les « nous » véritables par du *care mutuel et réciproque*.

Je le redis encore une fois : ce livre ne se veut pas accusatoire envers les figures sociales des parents ou des enseignant·es, par exemple. *Adulte*™ est une position sociale statutaire, imaginaire mais concrète, qui nous hante toutes et tous. La susceptibilité serait une réception malvenue : une énième manière de dominant·e de ramener la couverture à soi par un discours de la plainte, en lieu et place d'une écoute des voix silencieés.

L'analyse critique des rapports de pouvoir nous place d'emblée au niveau institutionnel (forme familiale, forme scolaire, etc.) et structurel (les enfants comme classe d'opprimé-es); ce n'est donc pas un problème de *recadrage intentionnel*: bienveiller, positiver et autres « petits gestes » éducatifs. Dit autrement, la politisation ne peut jamais passer par des recettes ou des solutions, pour des raisons épistémologiques strictes: il n'y a de *résolutions efficaces* que depuis une des problématisations collectives. Aucun·e enfant n'a à être écrasé·e, cajolé·e, méprisé·e, ridiculisé·e, humilié·e, gâté·e, rabaisé·e, bref privé·e de voix! Ce problème politique *général* ne devrait pas laisser indifférent·e sous prétexte qu'on n'est pas parent; sinon, on tombe sous le coup des effets systémiques d'une domination qui sait produire du *désintérêt* pour perdurer.

Enfants de toutes les familles, ancien·nes enfants que nous fûmes, l'émancipation consiste à nous désunir des rapports forcés, à cesser de croire devoir prouver notre valeur en nous autoexploitant. Le désir est ailleurs: il concerne les communs et les affinités choisies.

Nul·le n'est tenu·e de demeurer dans une relation: amoureuse, amicale, professionnelle, familiale, associative, etc. Cette contingence des liens est ce qui effraie par-dessus tout l'Adulte™: en tant que donneur d'ordres, il ne sait pas relationner sans *contenir* et *faire céder*. Or, contention et concession ne sont pas des destins sociaux, ce sont des emprises arbitraires. Elles auront une fin.